

Il n'est pas déraisonnable de soutenir que Wittgenstein a été un héros de notre temps. Mais à la condition d'examiner rigoureusement *de quelle cause* il a été le héros, comment il la soutint, et comment à ses propres yeux il se perdit dans l'impossibilité, mal masquée par une sorte d'insolence spéculative, de l'acte inouï dont il entretenait la promesse.

## 1

En novembre 1914, Wittgenstein fait la guerre. Il a déjà connu le feu. Son activité de soldat est étrangement conforme à sa maxime selon laquelle il est vain de produire des propositions philosophiques, attendu que ce qui importe est « la clarification des propositions » [T. 4.112]. Traduisons en langage militaire : ce qui importe n'est pas de tirer, mais de clarifier le tir. Aussi Wittgenstein, qui plus tard sera « informateur » pour corriger la trajectoire des obus, s'occupe d'un projecteur sur une canonnière fluviale. Sa base arrière est Cracovie. Il y trouve les œuvres terminales et cruciales de Nietzsche, celles de 1888, et singulièrement l'*Antéchrist*. Il note alors dans son journal : « Je suis gravement affecté par son

hostilité envers le christianisme. Parce que ses livres renferment aussi une part de vérité. »

Notre première question sera : quelle est cette « part de vérité » dont Wittgenstein reconnaît l'existence dans les imprécations de Dionysos contre le Crucifié ? Et notre deuxième : que peut bien être le christianisme de Wittgenstein pour que, en dépit de cette « part », il soit gravement blessé par la législation anti-prêtre du furieux de Turin ? Questions décisives, si l'on considère que Nietzsche et Wittgenstein ont en ce siècle, et tour à tour, donné le *la* d'une certaine forme de mépris philosophique de la philosophie.

## 2

Ce que Nietzsche et Wittgenstein ont en partage, nous le désignerons d'un mot introduit par le troisième grand détracteur fasciné, en ce siècle, de la philosophie : Jacques Lacan. L'antiphilosophie. Le mot est lâché. Mais non pas solitaire, car si son éclaircissement est l'enjeu de tout ce texte, et ce en quoi Wittgenstein nous éduque, nous ne sommes pas pour autant dispensés d'en fixer provisoirement les pouvoirs.

L'antiphilosophie, depuis ses origines (je dirais depuis Héraclite, qui est autant l'antiphilosophie de Parménide que Pascal l'est de Descartes), se reconnaît à trois opérations conjointes :

1. Une critique langagière, logique, généalogique, des énoncés de la philosophie. Une destitution de la catégorie de vérité. Un démontage des prétentions de la philosophie à se constituer en théorie. Pour ce faire, l'antiphilosophie puise souvent dans les ressources que, par ailleurs, exploite la sophistique. Chez Nietzsche, l'opération a pour nom « retournement de toutes les valeurs », lutte contre la maladie-Platon, grammaire combattante des signes et des types.

2. Reconnaissance de ce que la philosophie n'est pas, en dernière instance, réductible à son apparence discursive, à ses propositions, à son fallacieux dehors théorique. La philosophie est un acte, dont les fabulations autour de la « vérité » sont la vêtue, la propagande, le mensonge. Chez Nietzsche, il s'agit de discerner derrière ces ornements la puissante figure du prêtre, organisateur actif des forces réactives, profiteuse du nihilisme, capitaine jouisseur du ressentiment.

3. L'appel fait, contre l'acte philosophique, à un autre acte, d'une radicale nouveauté, qui sera dit, soit, dans l'équivoque, philosophique aussi bien (ce dont le « petit philosophe » nourrit son consentement ravi aux crachats qui le couvrent), soit, plus honnêtement, supra-philosophique, voire a-philosophique. Cet acte inouï détruit l'acte philosophique tout en clarifiant ses nuisances. Il le surmonte affirmativement. Chez Nietzsche, cet acte est de nature archi-politique, et son mot d'ordre se dit : « Casser en deux l'histoire du monde ».

Peut-on reconnaître, dans l'œuvre de Wittgenstein, ces trois opérations ? On entendra ici par « œuvre de Wittgenstein » le seul texte dont il ait estimé qu'il était digne d'une exposition publique : le *Tractatus*. Le reste, tout le reste, il est convenable de ne lui accorder (et tant mieux, vu ce qui peu à peu s'y délite) que le statut d'une glose immanente, d'un Talmud personnel. La réponse est assurément positive.

1. La philosophie est destituée de toute prétention théorique, non parce qu'elle serait un tissu d'approximations et d'erreurs — ce serait lui concéder bien trop — , mais parce que son intention même est viciée : « La plupart des propositions et des questions qui ont été formulées en philosophie ne sont pas fausses, mais absurdes » [T. 4.003]. Il est caractéristique de l'antiphilosophie que son propos ne soit jamais de *discuter* des thèses philosophiques (comme le fait le philosophe digne de ce nom, en réfutant ses prédécesseurs ou ses contemporains), car il faudrait pour cela en partager les normes (par exemple le vrai et le faux). Ce que l'antiphilosophe veut faire, c'est situer le désir philosophique en son entier dans le registre de l'errance et du nuisible. La métaphore de la maladie n'est jamais absente de ce dessein, et c'est bien elle qui pointe dans « l'absurde » de Wittgenstein. De ce que « absurde » veut dire « dépourvu de sens », il s'ensuit que la philosophie n'est pas même une pensée. La définition de la pensée est en effet précise : « La pensée est la proposition douée de sens » [T. 4.].

La philosophie est ainsi une non-pensée. En outre — ce point est subtil, mais crucial —, elle n'est pas une non-pensée *affirmative*, qui franchirait les limites de la proposition douée de sens pour saisir un indicible réel. La philosophie est une non-pensée régressive et malade, *parce qu'elle prétend présenter sa propre absurdité dans le registre de la proposition et de la théorie*. La maladie philosophique surgit quand le non-sens s'expose comme sens, quand la non-pensée s' imagine être une pensée. Aussi la philosophie ne doit-elle pas être réfutée, comme si elle était une pensée fautive, elle doit être jugée et condamnée comme une *faute de la non-pensée*, la plus grave faute : s'inscrire absurdement dans les protocoles (propositions et théories) réservés à la seule pensée. La philosophie, au regard de l'éminente dignité ultime de la non-pensée affirmative (celle d'un acte qui franchit la barrière du sens) est *coupable*.

2. Que l'essence de la philosophie ne réside pas dans sa fallacieuse et malade apparence propositionnelle et théorique, qu'elle soit d'abord du registre de l'acte, Wittgenstein, en T. 4.112, le proclame, non sans laisser planer une équivoque entre la philosophie héritée, qui est absurde, et sa propre antiphilosophie : « La philosophie n'est pas une théorie, mais une activité. »

Que cette assertion ait une valeur générale s'éclaircit cependant si on rapporte le désir de philosophie à l'activité des sciences. Tout le monde conviendra que la philosophie se soucie des fins

dernières, de ce qui est éminent, de ce qui importe à la vie des hommes. Or, de tout cela, l'activité théorique proprement dite, soit ce qui prend la forme de propositions (douées de sens, ou encore mieux de propositions vraies, c'est-à-dire la science [T. 4.11] : « L'ensemble des propositions vraies forme la science de la nature en son entier »), n'a nul souci. Il est peut-être regrettable (surtout pour ceux qui ont cru voir en Wittgenstein un positiviste, ou même un philosophe analytique et rationaliste), mais il est incontestable, que « des propositions ne peuvent pas exprimer quoi que ce soit d'éminent » [T. 6.42]. Et mieux encore [T. 6.52] : « Nous sentons bien que même si toutes les questions scientifiques possibles reçoivent une réponse, cela ne touche en rien les problèmes de notre vie. » Dans l'aspiration générale qui induit son existence, la philosophie, vouée aux « problèmes de notre vie », est intrinsèquement distincte de toute figure scientifique ou théorique. Elle est soustraite à l'autorité des propositions et du sens, vouée du même coup à la forme de l'acte. Simplement, il existera, de cet acte, deux types. L'un, infra-scientifique, absurde parce qu'il tente de plier de force la non-pensée à la proposition théorique, est la maladie philosophique proprement dite. L'autre, supra-scientifique, affirme silencieusement la non-pensée comme « toucher » du réel. C'est la « philosophie » authentique, laquelle est une conquête de l'antiphilosophie.

3. Il faut donc en venir à l'annonce d'un acte de type nouveau, qui simultanément surmonte la maladie philosophique, défait l'acte

régressif par quoi on cherche absurdement à incarner les « problèmes de la vie » dans des propositions théoriques, et affirme, cette fois au-delà de la science, les droits du réel. Pour mieux distinguer cet acte de ce qu'il y a de forcé et de maniaque dans l'acte philosophique, Wittgenstein le décrit plutôt comme un élément, comme ce *en quoi* l'authentique non-pensée se meut. Mais déjà Nietzsche procédait de même pour nous transmettre les puissances du Grand Midi, de « l'affirmation sainte » : on ne passait pas par le couloir de la volonté en son sens étroit, programmatique et moral, on était « transporté » par de radieuses métaphores. Wittgenstein est lui aussi condamné à la métaphore puisque l'acte doit installer une non-pensée active au-delà de toute proposition douée de sens, au-delà de toute pensée, ce qui veut aussi bien dire : de toute science. Celle qu'il choisit articule une provenance artistique (la visibilité, la monstration) et une provenance religieuse (le mysticisme) : « Il y a pourtant de l'informulable, qui se fait voir : c'est ce qu'il y a de mystique » [T. 6.522].

L'acte antiphilosophique consiste à laisser se montrer ce qu'il y a, pour autant que « ce qu'il y a » est précisément ce qu'aucune proposition vraie ne peut dire. Si l'acte antiphilosophique de Wittgenstein peut légitimement être déclaré archi-esthétique, c'est que ce « laisser-être » est dans la forme non-propositionnelle de la monstration pure, de la *clarté*, et qu'une telle clarté ne vient à l'indicible que dans la forme sans pensée d'une œuvre (le paradigme d'une telle donation étant certainement, pour

Wittgenstein, la musique). Je dis *archi*-esthétique, car il ne s'agit pas non plus de substituer l'art à la philosophie. Il s'agit de porter *dans* l'activité scientifique ou propositionnelle le principe d'une clarté dont l'élément (mystique) est au-delà de cette activité, et dont le paradigme réel est l'art. Il s'agit donc d'établir les lois du dicible (du pensable), afin que l'indicible (l'impensable, qui n'est ultimement donné que dans la forme de l'art) soit situé comme « bord supérieur » du dicible lui-même : « La philosophie [l'anti-philosophie donc] doit tracer les frontières du pensable, et par là celles de l'impensable » [T. 4.114]. Et : « Elle signifiera l'indicible, en présentant clairement ce qui est dicible » [T. 4.115]. Où l'on remarque que l'acte antiphilosophique revient, comme aurait dit Althusser suivant Lénine, à tracer une ligne de démarcation. Et il se peut que le projet d'Althusser ait côtoyé, sous le nom de « philosophie matérialiste », l'antiphilosophie de ce siècle. La différence étant que ce auprès de quoi s'éduque silencieusement la « clarté », induit par cet acte séparateur, est pour Althusser, sous le nom de « prise de parti », la politique révolutionnaire, alors que pour Wittgenstein, sous le nom d' « élément mystique », il s'agit d'un mixte des Évangiles et de la musique classique.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que les trois opérations constitutives de toute antiphilosophie sont repérables chez Wittgenstein, rendant raison de ce qu'il découvre dans l'œuvre de Nietzsche, son plus grand prédécesseur en la matière, une « part de vérité ».



Cette part de vérité se dialectise ainsi avec les évidentes différences :

– À la ruine généalogique des énoncés philosophiques chez Nietzsche, à la mise en évidence des types de puissance qui les supportent, et donc à une analytique du mensonge comme figure de l'élan vital, correspond chez Wittgenstein la mise en évidence d'une absurdité, qui est forçage par le non-sens de la sphère langagière du sens. Pour Nietzsche, la métaphysique est volonté de néant. Pour Wittgenstein, elle est néant de sens exhibé comme sens. La maladie a un nom, pour Nietzsche, nihilisme, pour Wittgenstein, ce qui est peut-être pire, bavardage.

– Pour Nietzsche, l'acte philosophique caché est exercice de la puissance typologique du prêtre. Pour Wittgenstein, c'est l'effacement de la ligne de partage entre le dicible et l'indicible, entre le pensable et l'impensable, c'est la volonté de non-clarté sur les limites. C'est donc aussi bien, et Nietzsche l'accorderait, exercice aveugle, *déchaîné*, d'une langue livrée au rêve de n'être interrompue par aucune règle, ni limitée par aucune différence.

– Pour Nietzsche, l'acte annoncé est archi-politique, car l'affirmation pure est aussi bien destruction de la puissance terrestre du prêtre. Pour Wittgenstein, il est archi-esthétique, car le principe (lui-même indicible) de toute clarté des frontières du dicible procède d'un accès aux paradigmes artistiques de la monstration pure, qui est aussi accès à la vie sainte comme beauté intérieure :

« La morale et l'esthétique ne font qu'un » [T. 6.421]. Et, mieux encore, cette déclaration tardive, presque testamentaire (après beaucoup d'abandons et d'errance, l'essentiel fait retour) : « Je pense que j'ai résumé mon attitude à l'égard de la philosophie lorsque j'ai dit : la philosophie devrait être écrite comme une composition poétique. »

### 3

Mais voici ce que Nietzsche et Wittgenstein n'ont *pas* en partage : le second est « gravement affecté » par l'hostilité du premier au christianisme.

La connexion du christianisme et de l'antiphilosophie moderne a une longue histoire. On peut aisément dresser la liste des anti-philosophes de fort calibre : Pascal, Rousseau, Kierkegaard, Nietzsche, Wittgenstein, Lacan. Il saute aux yeux que quatre d'entre eux soutiennent un rapport essentiel au christianisme : Pascal, Rousseau, Kierkegaard et Wittgenstein ; que la haine enragée de Nietzsche est elle-même un lien au moins aussi fort que l'amour, ce qui seul explique que le Nietzsche des « Lettres de la folie » puisse signer indifféremment « Dionysos » ou « le Crucifié » ; que Lacan, seul vrai rationaliste du groupe — mais aussi bien il achève le cycle de l'antiphilosophie moderne — tient cependant que le christianisme est décisif pour la constitution du